

## CIRKUS GIROLDÓN

Que l'on ne se méprenne pas à entendre et à voir Giroldón comme la définition de son paronyme « rigodon ». Giroldón veut dire en effet dans un dialecte tessinois, « vagabond » ; quant à cette danse très vive et très gaie qu'est le rigodon, elle pourrait sans peine caractériser l'esprit de ce cirque qui nous l'aurons compris provient d'une région de la Suisse italienne, le Tessin.



Notre vagabond acquérait donc son entière et pleine liberté, voilà aujourd'hui un petit peu plus d'une douzaine d'années par le soin et le besoin responsable de ses géniteurs, Alberto Foletti et Lenka Machoninová.

Originaire du Tessin, Alberto fera son apprentissage au Théâtre Dimitri, le fameux théâtre-école précurseur en matière de mouvements et d'arts du cirque. Les origines de Lenka, la Bohême, appartiennent au lexique tendant à définir le cirque Giroldón ; d'une formation plus classique (Faculté de théâtre de Prague), ce sont les estrades feutrées de la scène pragoise qui auront insuffler à Lenka cette aspiration à s'accomplir avec Giroldón.

De Bohême encore proviendront costumes et décors. La main vagabonde du peintre Jiří Sopko participe au périple du cirque dont l'emblème mouvante achève de nous apporter son message. C'est en effet cette fois sous les doigts du fils que le bon François, le facteur de *Jour de fête*, sur son vélo s'institue la devise implacable du cirque Giroldón.

Elle est une invitation au sourire pris dans un perpétuel renouvellement tout au long de la tournée farcie d'aventures si attenantes à notre quotidien.

Au cœur de la vie, au cœur du village, le cirque Giroldón se dresse avec l'humilité propre à tout vagabond qui se respecte. Dans la structure, toutefois, de Giroldón, ce sont certains acquis inébranlables comme celui de se rendre le plus accessible ou celui de transmettre presque de façon trop intime sa propre définition. Trop intime, oui car les sept mètres de diamètre du chapiteau sont bien peu pour recevoir le trop plein de vigueur, de sentiments, de rigueur, de travail et d'art que le vagabond se fait un devoir de partager avec son public.

## Cirquonvolution excentrique

Comme le vent charrie le pollen, le van blanc se charge de CIRKUS GIROLDÓN.

Sur le principe de la yourte mongole, douze piquets suffisent pour soutenir la toile du petit cirque et depuis seize années, il sillonne l'espace européen et ne manque, à quelque heure que ce soit, de générer ses fruits bienfaiteurs. Miroir, sans conteste, d'un temps immémorial aisément assimilable au pur aboutissement de la conjonction naturelle des éléments primordiaux et essentiels à la vie.

Bardes, ménestrels, troubadours, Lenka MACHONINOVÁ et Alberto FOLETTI affrontent néanmoins avec bravoure l'impitoyable réalité découlant de leur classe ; leur spectacle actuel, *La Peur n'a pas les jambes courtes*, en est la plus parfaite démonstration et l'implicite de la scène des « derniers des Mohicans » établit clairement cet amer constat de la déperdition de notre humanité. Aussi gauches que l'indien rescapé qui, avec ténacité, se risque à stimuler sa culture, Lenka et Alberto se raillent de leur propre détermination à accomplir leur art. Sans aucun scrupule, ils nous dévoileront les clefs de leurs dé-tours et sarcasme et ironie resteront les trames maîtresses de l'ensemble de leur représentation. Nous pourrions y voir, en d'autres termes, l'incarnation accomplie du personnage incontournable du cirque moderne qu'est le clown ?

Pourtant, au CIRKUS GIROLDÓN, le nez postiche a été remisé, nul masque ne vient briser les distances entre chacun, le rapport est franc et direct ; telle est sa force mais aussi sa faiblesse. Encore une fois, il peut être perturbant au spectateur de sentir la chaleur de son voisin dans cet espace de six mètres de diamètre ; la hantise des hôtes n'est autre que celle d'éprouver et affronter une assistance, qui elle, n'est plus capable de s'extirper de la carapace qu'elle se sera forgée.

On y revient donc inlassablement : *La Peur n'a pas les jambes courtes* et si, finalement, cette peur découle d'une quelconque autorité, celle-ci saura transcender l'aphasie qu'elle sous-tend ordinairement pour devenir le nerf du propos, l'impulsion magistrale à des exercices virtuoses de jonglage et autres vélocités verbales pour déjouer le mal au long cours. Même s'ils reconnaissent que « les langues sont des sources d'incompréhensions », la maîtrise qu'ils en ont et l'ode produite finissent par briser avec éclats l'obsédante figure circulaire, – principe premier de tout chapiteau qui se respecte –. Par temps clair, les rayons de soleil font scintiller les particules libérées qui se laissent charroyer par le vent.

Belle leçon de générosité, pour finir, que nous offrent ici et là Lenka MACHONINOVÁ et Alberto FOLETTI avec la complicité de son auditoire.

**Jean-Philippe BAYEUL**

Dniepropetrovsk – 3 mai 2005